

De la guerre à l'ébranlement des certitudes identitaires dans *Sang de Kola* de Noel Netonon Ndjekery

Samedi KOYE

Maitre-Assistant (CAMES)

*Département de Lettres Modernes- Université de Moundou
(TCHAD)*

samedikoye@gmail.com

Yambaïdjé MADJINDAYE

Maitre de Conférences (CAMES)

*Département de Lettres Modernes Université de N'Djaména -
(TCHAD)*

madji_genial@yahoo.fr

Résumé

Sang de Kola de Noël Nétonon Ndjekéry est le récit d'une guerre fratricide qui a ravagé N'Djaména, la capitale du Tchad. L'auteur tchadien y traite principalement de la question de la violence et, en particulier, de la guerre. L'analyse minutieuse de ce roman rend compte de la recrudescence récurrente des hostilités entre les frères ennemis en dépit de la quête permanente de la paix, de la cohésion sociale et du vivre ensemble. Le présent article vise donc à étudier l'ébranlement des certitudes identitaires à partir de la guerre, phénomène à la fois séculaire et inhérente à la nature humaine. Il s'agit précisément de procéder, dans une perspective à la fois polémologique et sociocritique, à l'autopsie de l'événement afin de comprendre les raisons pour lesquelles cette spirale de la terreur ne cesse de s'abattre sur le pays. L'analyse aboutit finalement au résultat ci-après : source de perturbation sociopolitique, la guerre fonctionne dans Sang de Kola comme un frein à l'épanouissement des Tchadiens tant au niveau moral que social.

Mots clés : guerre, guerre fratricide, violence, identité, N'Djaména.

Abstract

Sang de Kola by Noël Nétonon Ndjekéry is the story of a fratricidal war that ravaged N'Djaména, the capital of Chad. The Chadian author deals mainly with the issue of violence and, in particular, war. A close analysis of this novel reveals the recurrent upsurge in hostilities between enemy brothers, despite the ongoing quest for peace, social cohesion and living together. The aim of this article is therefore to study the shaking of certainties about identity based on war, a phenomenon that is both age-

old and inherent in human nature. From both a polemological and sociocritical perspective, the aim is to carry out an autopsy of the event in order to understand the reasons why this spiral of terror continues to sweep across the country. The final result of the analysis is that, as a source of socio-political disruption, the war in Sang de Kola acts as a brake on the moral and social development of Chadians.

Key words : war, fratricidal war, violence, identity, N'Djaména.

Introduction

Au cours des années 60 du siècle dernier alors que l'Afrique francophone à l'image du Cameroun, du Congo, de la Côte-d'Ivoire, du Sénégal par exemple, bénéficiait déjà de la célébrité internationale sur la scène littéraire grâce à la profusion des œuvres, le Tchad y passait pour un pays quasiment inexistant. Rares sont des écrivains Tchadiens ayant imprimé leurs marques par le biais de l'écriture. Les périodes des indépendances passées, ont cédé la place à une situation socio-politique beaucoup plus délétère animée par des scènes de guerre altérant ainsi le moral, les habitudes de vie voire la culture ou l'identité des Tchadiens. Malgré ce climat, l'école tchadienne a pu subsister pour former des jeunes même si certains ont reçu une formation en dehors des frontières nationales.

Après quelques décennies de troubles, le Tchad voit des voix émerger pour témoigner, dénoncer la violence qui l'ébranle. Ces voix sont celles des écrivains Tchadiens comme Zakaria Fadoul Kidhir, Antoine Bangui, Ahmed Kotoko ou encore Noel Netonon Ndjé kry pour ne citer que ceux-là. Profondément marqué par la gravité de la guerre dans son pays, celui-ci a choisi de libérer sa mémoire, d'écrire pour dire la violence, la guerre, laquelle depuis des décennies, continue de tarauder sa conscience, de le faire revivre les scènes de vie les plus horribles qu'il n'a jamais vécues. La présente analyse voudrait partir de la problématique selon laquelle la réflexion sur l'ébranlement de l'identité né de la guerre dans un pays comme le Tchad, n'est-il pas nécessaire à une prise de conscience de l'écrivain Ndjekery sur la culture. Ou bien, l'on est en mesure de se poser la question de savoir comment l'œuvre est-elle créée à partir d'un constat terrifiant, froissant la dignité, l'identité Tchadienne même si on dit avec Josisas Semunjunga qu'« *On sait qu'il existe toujours un écart entre les*

données de la nature et les mots de la langue pour en rendre compte et les transmettre » ? (Semunjunga, 2003 : 3). Pour répondre à ces questions, nous avons convoqué la sociocritique de Claude Duchet. Considérée comme outil d'analyse axé sur le social, la sociocritique met l'accent sur la socialité du texte. De cette méthode, nous analyserons l'œuvre en considérant la littérature comme une passerelle à partir de laquelle le romancier dénonce les faits de société comme la guerre, décrit le comportement des acteurs tout en relevant les raisons qui l'ont conduit à produire.

I. La littérature, alternative symbolique de la guerre

Nul ne peut nier ou même contester, et cela depuis l'antiquité, que le texte littéraire constitue le miroir d'un peuple, c'est-à-dire qu'il fait référence à des éléments de la société ou de la conscience commune d'une nation ou d'une communauté. La littérature, au-delà de son rôle d'éveilleur de conscience, contribue à lutter contre tout ce qui constitue un frein à l'épanouissement de la société humaine. Les romanciers, pour juguler certaines crises ou catastrophes, se réfugient dans leurs écritures pour pointer leur arme scripturale contre la guerre. Tout en procédant de la sorte, le romancier garde sa neutralité, se dissimule derrière ses personnages, les laisse porter seuls leurs histoires, leurs messages, mais ne les situe jamais ouvertement sur une position partisane d'une attitude politique ou idéologique d'une autre. Ces personnages posent des actes et assument la responsabilité de leur destin. Pour l'écrivain, le lecteur est le seul juge de ses romans. Il opte pour une attitude de dévoilement comme meilleure manière de situer le monde.

1.1. Les lieux référentiels comme cadre de déroulement du récit

La question de l'espace en littérature a été le substrat à partir duquel tout romancier enracine son récit. Aucun récit, aucune histoire ne peut faire l'objet d'une narration dans un espace qui peut être un village, une ville ou un pays. Il s'agit de montrer comment et dans quel espace se déroule le récit à l'intérieur de la fiction de Netnon Ndjekéry. Comme tout récit, l'œuvre de cet auteur Tchadien fournit un nombre important d'éléments susceptibles de faciliter la tâche à

tout lecteur ayant une connaissance du Tchad. La ville de Ndjaména avec ses lieux connus de tous sont cités ; la grande mosquée et l'Hôpital central. Tout ceci, « *pour rester dans la vraisemblance* » (Semunjunga : 7). Il est question de voir comment est née cette société du texte pour en fin de compte en arriver à son évolution.

De ce fait, dans *Sang de Kola*, N'Djaména est présenté comme un espace où évolue le récit, une ville carrefour où les personnages issus des milieux périphériques viennent s'installer suite à la guerre. Située en plein cœur du Sahel, la région de Ndjaména porte les stigmates des aléas climatiques comme Niamey, Bamako ou encore Ouagadougou qui sont aussi grandes villes. La sécheresse y fait rage. Le lecteur a l'impression que la guerre se déroule en saison sèche. Ndjaména paraît une ville dont les habitants sont rongés par la haine les obligeant à aller s'entasser dans les camps de la Croix Rouge censés être sécurisés. C'est un lieu où leurs souffrances sont aiguës par la violence à laquelle les Ndjaménois sont d'ailleurs habitués à tels point que ce phénomène redouté pourtant par beaucoup d'entre eux devienne une culture. Au Tchad, le plus souvent, la course au pouvoir se fait souvent par des coups de canons dans la capitale ou dans les autres localités sont souvent les points de départ des rébellions.

Le romancier présente un espace réel loin d'avoir les caractéristiques d'une fiction. L'hypertexte bien manifeste, paraît clairement lisible au niveau référentiel et événementiel. Pour attirer l'attention du lecteur, le romancier a choisi dans *Sang de kola*, cette ville qui peut être un lieu de refuge pour les uns et un terrain favorable au chaos. C'est un lieu présenté comme un théâtre de guerre qui « *flirtait de nouveau avec les démons* » (Ndjekery, 61). Partout les combattants des deux camps ennemis sèment le chaos, le désordre, donnant l'impression de Ndjaména une ville fantôme frappé par un tsunami. Son environnement dégage partout de « *la puanteur* » (Ndjekéry, 148). Chaque habitant gère cette atmosphère à sa guise selon le narrateur :

« N'Djaména continuait à brûler, à saigner et à tuer. La plupart de ses habitants avaient déserté ses ruines depuis belle lurette. Mais beaucoup de civils restaient encore pris au piège de la guerre. Certains avaient refusé de fuir pour veiller sur leurs biens ou s'adonner à d'inavouables trafics. D'autres avaient été faits captifs par les combattants à qui

ils servaient d'esclaves. Les premiers comme les seconds, talonnés nuit et jour par la mort, n'avaient de cesse d'en appeler au ciel : jamais ferveur religieuse n'avait été aussi intense que dans cette capitale dévastée » (Ndjekery, 89).

Cette question de la guerre au sein de la capitale tchadienne racontée avec la munitie d'un artiste, confère véritablement au roman un réalisme indiscutable. D'autres lieux phares comme la grande Mosquée et l'Hôpital central permettent au lecteur de comprendre le fil du récit. Comme le dit Barthes, « *Il n'y a point et il n'y aura jamais de réel sans symbole* » (Barthes, 1964 : 87). Une telle description des lieux est symbolique de l'anéantissement, de la mort et du chaos ou encore de l'extrême souffrance des Tchadiens. Elle dépasse les limites de la discrimination ethnique dans la mesure où elle ne brosse pas seulement au lecteur que la douleur d'une seule communauté. Au contraire, le lecteur voit en elle l'amertume de tout un peuple : arabe, sara, hadajaray ou encore moundang. C'est une forme de la manifestation de la cruauté tout de tout un peuple.

Les autres espaces réels dans *Sang de kola* A côté de N'Djaména, retenu comme un espace réel, on retrouve d'autres espaces réels à l'intérieur tout comme à l'extérieur de la capitale tchadienne ou la grande mosquée, Kousseri (ville camerounaise situé en face de la capitale tchadienne séparée par le fleuve chari) et l'aéroport de Ndjamenas évoqués respectivement à la page 91 et 99 et 249. Ils participent à donner un caractère réel de ces romans. Ces espaces témoignent de la volonté de l'auteur à peindre la réalité. Bien entendu, la réalité du Tchad dans toute sa configuration sociogéographique. Toutes les fois, à travers la description des milieux, se dégage une portée critique du milieu. Cette critique s'oriente beaucoup plus vers l'autorité en charge de veiller à l'aménagement des espaces y compris les populations tchadiennes.

Le romancier recrée l'Histoire en créant son histoire, sa diégèse. Il exhume l'histoire du Tchad pour faire revivre un pan de la vie socio politique, avec une frénésie créative à son lecteur épris de connaissances de son pays. L'espace du Tchad ne s'est donc pas altéré dans son identification fictive, loin de là ! Il s'est même clairement révélé bien que le roman que nous analysons est une fiction. Les lieux

apparaissent comme une représentation de la mémoire, des tristes souvenirs et participent en réalité d'une actualité brûlante de son pays à chaque perturbation socio politique, ce sont ces lieux qui sont régulièrement désignés.

En fait, Noël Nétonon Ndjékery s'est inspiré du quotidien des tchadiens pour écrire son œuvre. Ce réalisme est corroboré à travers la représentation des espaces réels au Tchad y compris la mise en scène des personnages qui ont réellement vécu et plus précisément dans le champ politique de ce pays. A partir de ces actes (les mauvais actes surtout) posés par tous les acteurs politiques, l'auteur appelle à une prise de conscience nationale en vue de restaurer le climat de paix et d'entente cordiale entre les enfants du Tchad. D'où l'arrière -plan idéologique ou plutôt la prise de position de Noël Nétonon Ndjékery.

1.2. Le devoir d'écrire dans Sang de Kola

Mais quelles peuvent être les raisons qui poussent cet auteur à se focaliser sur ces thèmes et quel est l'implicite de l'auteur dans le roman ? Le monde dans lequel nous vivons est en fait marqué par des événements malheureux qui entravent son épanouissement. C'est ce qu'exhume Ndjékery dans l'espoir qu'un jour les hommes d'une manière générale, les Tchadiens en particulier, apporteront leur pierre de construction de la paix, d'union dans ce coin de la terre, ce, en vue de dissuader ceux qui seraient encore hantés par les démons des atrocités. Ces événements sont entre autres : les guerres, les conflits, les embargos etc... Comme tout écrivain, Noël Nétonon Ndjékery dont les œuvres nous intéressent, s'est prononcé pour faire croire au lectorat sa vision du monde. Il pose les différentes dimensions de son écriture en inscrivant une part de sa vie psychique et social dans le social. Comme l'écrivait Achille Mbembe, l'approche sociologique prête un degré de vérité à la littérature en décrivant le roman comme « [...] à la fois une biographie et une chronique sociale » (Mbembé, 2020 : 30).

D'après nos lectures, ce prosateur à travers sa fiction littéraire voit le monde d'une double façon. Il pense dans ses écrits que l'espoir de vivre dans la quiétude est un mythe en ce sens où tant de foyers de tensions se multiplient en dépit des sensibilisations et des appels au calme.

Pour lui, la valeur de l'homme est méconnue. Ce dernier est considéré comme objet ou esclave, maltraité et brimé par son semblable. Au regard des guerres qui entraînent des instabilités, des tueries macabres, des déplacements des populations dans les pays africains, il n'y a aucune lueur d'espoir. En outre, le romancier remarque que le continent africain est en proie à toute sorte de violences et d'horreurs marquées par le martèlement de bottes et le cliquetis des armes. La situation n'est pas meilleure ailleurs : le monde moderne, selon lui, est atroce que le monde ancien. Les villes comme N'Djamena sont perçues comme des lieux représentatifs de l'enfer : « *Bara était bloqué depuis des mois dans l'enfer de Ndjamen.* » (Ndjekery, 140). Selon Roland Barthes, le parti-pris de l'écrivain est évident : « *Nul ne peut écrire sans prendre parti passionnément (quel que soit le détachement apparent de son message) sur tout ce qui va ou ne va pas dans le monde : les malheurs et les bonheurs humains, ce qu'ils soulèvent en nous, indignations, jugements, acceptations, rêves, désirs, angoisses...* ». (Barthes, 1964 : 14).

On comprend qu'à travers ce récit de l'horreur et des atrocités entretenues par les Tchadiens que par les autres habitants de la terre comme en Palestine, en Afghanistan, en Libye ou encore en Somalie sont des signes qui démontrent à plus d'un titre que l'Homme se heurte à un monde au climat social et politique invivable, incompréhensible qu'il a d'ailleurs lui-même créé . Un monde où l'Homme, en se regardant en face, ne se reconnaît plus pour en fin de compte ignorer ou remettre en cause son identité ou encore n'accorde aucune importance à la vie de son semblable. En fait, à voir de plus près l'écriture de *Sang de Kola*, le romancier a une vision désespérée d'un continent enlisé dans les conflits sans fin offrant une image apocalyptique du monde d'ailleurs prévue par les livres saints comme la Bible. L'auteur donne l'explication de l'enjeu des conflits qui est très complexe, le rend par contraste absurde et effroyable.

Aussi, l'écrivain Tchadien n'a pas nourri son écriture à partir du discours du chaos. Il relève malgré tout un pan d'éléments qui suscite en tout Tchadien, en tout être humain de l'espoir, des ambitions susceptibles de faire ragaillardir ses compatriotes. Il apporte un début de réponse à la question fondamentale de la souffrance des humains. Pour lui, la solution ne peut qu'être la prise de conscience collective

des grandes puissances. C'est aux hommes de déceler les maux qui les entourent à tous les niveaux, et d'en trouver les solutions idoines. Les humains sont responsables de leur destin, s'ils ne se comprennent pas, Allah ne viendra pas les unir. Bref, la quiétude est une utopie dans le monde actuel selon Noël Nétonon Ndjékery .Dans l'histoire de l'humanité, tant de personnes ont écrit pour dévoiler les maux qui minent les sociétés. Parmi ces personnes, nous avons les humanistes à l'instar de Ghandi et bien d'autres qui ont opté pour la voie de la non-violence, pour que le monde vit dans la quiétude et la paix totale. Ce point de vue conduit naturellement à la validation de la non-violence comme meilleur moyen de résoudre tous les problèmes d'ordre national et international.

En outre, il sied de mentionner que Noël Nétonon Ndjékery n'a pas hésité à plaider pour la paix au Tchad. Il a jugé utile de lever le voile sur tous ceux qui prônent le culte du mal. Pour lui, l'univers dans lequel nous vivons connaît diverses formes de violences susceptibles de désagréger la légitimation d'appartenance à une communauté ou à un pays. Des rapports qui naissent d'une puissance corrompue, qui font du plus fort un tyran et du plus faible un esclave.

La violence éclate là où la société est injuste, là où la société permet à l'homme de maltraiter l'homme, d'ôter sa dignité. Là où la société apprend à ses individus le sens de l'intolérance, de la haine, de la soif de vengeance. Pour lui, pour que la paix règne dans ce monde, il faut éviter d'humilier certains peuples et laisser choir la colonisation orchestrée par les grandes puissances sur les plus faibles.

La vocation première d'un écrivain est de dénoncer tous les maux qui minent la société et d'éviter que le monde se dépasse. L'univers dans lequel nous sommes est hostile à l'homme et les causes de ces débordements sont légion. On parlera de la vraie paix le jour où les hommes s'entendent de tous les horizons et acceptent de mettre terme à la violence.

Pour lui, la violence freine l'évolution, l'épanouissement des cités qu'il faille chercher les voies et moyens pour son éradication. Analysant certains faits violents, Noël Nétonon Ndjékery prouve que ce sont les dominations des puissances extérieures qui font que le monde actuel chavire et ne peut plus vivre dans la quiétude. Il a fait de la non-violence son cheval de bataille et entend la faire disparaître en

conscientisant ses lecteurs à travers le message principal de sa fiction. Il trouve que seule la littérature est le lieu où on peut dénoncer les horreurs et prétendre au salut un jour.

En somme, cet écrivain a consacré son temps à revisiter l'histoire du Tchad en se remémorant des événements des années 1979 et 82. Il s'appuie sur des faits réels mais, en tant que romancier, il est conscient de la dimension fictive et complète de son entreprise littéraire ayant les traits des documents historiques bien façonnés avec la manie d'un artiste. Son texte prend en compte la particularité et l'esthétique de la poétique du genre romanesque. Elles sont marquées par la réalité et le caractère fictif corroborant ainsi le rôle que leur confère Paul Ricoeur :

« Dans la notion de document, l'accent n'est plus mis sur la notion d'enseignement (...) mais sur celle d'appui, de garant apporté à une histoire, à un récit, à un débat (...). Ce rôle de garant constitue la preuve matérielle (...) de la relation de l'histoire qui est faite d'un cours d'événements. Si l'histoire est un récit vrai, les documents constituent son ultime moyen de preuve » (Ricoeur : 1991, 213-214).

Tout compte fait, tout document fictif révélant l'histoire d'une société évoque en réalité le comportement des acteurs celui des hommes et des femmes dans la violence de la guerre.

II. Les catégories sociales et les mouvements de la population dans la guerre

En général, dans le contexte d'une guerre, il est donné à un observateur de catégoriser les couches sociales. Souvent, les grands acteurs sont les hommes. Ils rendent invivable l'atmosphère et sont toujours des auteurs des crimes commis, du chaos envers les populations vulnérables constituées des femmes et des enfants. Ce sont celles-ci qui en payent le prix du point de vue psychologiques et physique. C'est ce que décrit Netonon Ndjekery dans son œuvre à travers une femme (Fatou). Elle se démarque par sa conduite, par son statut de mère aux sensibilités incommensurables contrairement à une Mato qui se livre, pour gagner sa vie, à la prostitution.

II.1. La violence de la gent masculine

Généralement, dans la littérature africaine de la guerre, les grands acteurs des violences sont les hommes. N'ayant pour seules armes le viol, ils estiment que saper le moral d'une société par le sexe est la voie royale par laquelle l'ennemi sombrera dans le désespoir, le doute et enfin de compte déposer les armes pour être sous son contrôle. C'est cette forme de stratégie qui fonctionne sous la plume de Ndjekery dans *Sang de Kola* où nous constatons que ceux qui font la guerre sont repartis en deux groupes d'hommes d'une violence sans égal, prennent aussi pour cibles les femmes et posent des actes inhumains vis-à-vis de ces dernières.

« Les hommes furent ligotés, les enfants, molestés et les femmes violées sous le nez de leurs époux et le regard épouvanté de leurs gosses. Les cris de filles et de mères, crucifiées à terre, remplissaient la nuit et remuaient jusqu'aux étoiles. En écho à ce désespoir, les hurlements des enfants lanciaient à faire frémir les pierres. Alors pères, maris ou fiancés, jusque-là muets tels des statues, reprirent leur voix à la peur et se mirent à sangloter avec une véhémence à rendre jalouses de métier » (Ndjekery, 19).

Le viol public de toutes les femmes a fini par rompre les équilibres. Cet extrait est on ne peut plus clair. Bien qu'elle fasse office d'un extrait d'une fiction, nous y lisons tout comme dans l'ensemble du roman une intention cachée. Il y a une forme de réminiscences qui réapparaît dans la conscience de l'écrivain. Il semble marqué par les guerres qui se sont déroulés dans son pays. Mais précisons que celle décrite ici rappelle la guerre de 1979 qui a effectivement eu lieu au Tchad. Il écrit comme par « *devoir de mémoire* ». Il annonçait en réalité déjà, sans le savoir, l'œuvre de dénonciation entreprise par Nocky Djedanoum, Abderamane Wabéry, Véronique Tadjou ou encore Tierno Monenembo suite au génocide rwandais d'avril 1994. Ici, la guerre, caractérisée par la particularité de la violence exacerbée par les hommes politiques rongés par une recherche effrénée du pouvoir, met à mal la quiétude de la communauté de Yelileh, un village est devenu l'ombre de lui-même. Car il est vidé de ses habitants laissant la place aux belligérants de le

raser à leur guise par toute forme de pillage souligné par le narrateur en ces termes :

« Une fois leurs instincts assouvis, les vandales firent venir un camion au centre du village. Ils vidèrent les greniers, les poulaillers et les étables. Ils ne laissèrent pas le moindre grain, pas l'ombre d'une bête. Même pas la semence nécessaire à la prochaine saison des labours ! Tout fut embarqué, puis ils s'en allèrent précipitamment, chassés par les premiers rayons du soleil. Les chiens partis, les hommes pensaient que les femmes allaient aussitôt se revêtir, puis accourir pour les détacher. Mais ils s'aperçurent, stupéfaits, qu'elles n'accordaient aucune priorité à ces gestes qu'ils considéraient comme d'urgence absolue. Pire encore, elles affectaient tout simplement de ne pas faire cas d'eux, même pas des blessés (Ndjekery, 19-18).

Intellectuel, ce Tchadien a une vue panoramique de la politique de l'Occident dans les pays africains. Il connaît sûrement aussi ce que cherche la France au Tchad. Ce pays, fait et défait les dirigeants Tchadiens depuis les premiers jours de l'indépendance du Tchad. Pour atteindre efficacement son objectif, elle identifie un groupe de mécontents contre un régime, lui fournit des armes et organise la guerre, une guerre au cours de laquelle l'Etat perd de son pouvoir pour céder la place au désordre, à l'anarchie dont les premières victimes sont les enfants et les femmes. Ces dernières sont les plus vues et sont considérées par les combattants comme des objets sexuels. Une vision qu'ils ont en réalité héritée de la société tchadienne misogyne. Dans l'imbroglio, certains membres des groupes armés par curiosité, s'arrangent pour satisfaire leur libido, d'autres, convaincus de l'efficacité du viol comme arme de guerre se livrent à cette pratique. Voilà qui fait que le viol occupe une place dans l'œuvre du romancier. *Dans Sang de kola*, le lecteur est tenté de croire à une action endogène sur fond de haine, de méchanceté, et du sadisme dont les personnages nourrissent les uns vis-à-vis des autres. L'auteur fonde ce conflit sur une complicité entre militaires et civils, autochtones et allogènes. Cette chaîne de complicité témoigne de la trahison, de la trahison et de l'hypocrisie qui alimente en partie majeure la thématique du roman. La responsabilité de ces événements

douloureux incombe en grande partie aux fils du terroir, même les tenanciers des boutiques y sont impliqués. Bichara Masdongar aussi est de mêche avec les « *chiens* » qui ont mis le village sens dessus-dessous à l'aube d'un petit matin. Sarzan Djongo est un soldat dont le seul souci est de tuer : « *Il est dépourvu de toute conscience, de toute considération pour la vie humaine. C'est un homme dont les intentions, les comportements et les attitudes frisent l'animosité et l'animalité. C'est à juste titre que le texte le qualifie de « fauve* » (Ndjekery, 18). Son sadisme et sa méchanceté se révèlent exacerbés lorsque s'adressant à Menodji lors de la scène du viol collectif, il dit « *Après moi, tu auras droit à tous mes hommes. Je te jure que seul notre camion ne te passera pas dessus.* » (Ndjekery, 46).

Dès lors, chaque individu exerce son pouvoir sur son prochain en fonction de sa capacité. Ndjekery comme l'ensemble des écrivains africains produisant sur les guerres nous fait comprendre que la complexité de notre monde et l'horreur s'érige en une arme des forts sur les faibles. Le monstrueux, l'atrocité ou l'extrême violence présentée sous la plume du romancier Tchadien qui est une métaphore de la violence armée et une poétique de la guerre civile, participe de la réalisation de l'œuvre littéraire dans le processus de dévoilement de la vérité. C'est d'ailleurs à cet exercice que certains romanciers africains qui représentent les conflits armés meurtriers forgent leurs écrits, face à ce qui prend les allures d'une fatalité pour les pays africains depuis la période des indépendances.

Voilà comment les femmes, dans tout conflit sont maltraitées mais quelques-unes se démarquent par leur manière de faire, de lutter.

II.2. L'autre représentation de la figure de la femme tchadienne

Dès l'indépendance des pays africains, le thème de la prostitution était considérablement traité dans la littérature noire francophone. En effet, la femme africaine traitée dans les productions littéraires comme un être sacré et de valeur. Dans d'autres productions, elle a été jugée par certains écrivains comme étant une personne qui ne représente plus sa communauté dans une Afrique encore très conservatrice malgré les changements des comportements avec la pénétration de la culture occidentale.

Dans cette production de Ndjekery, la plume de ce dernier brosse les différents visages de la femme tchadienne. Le lecteur comprend que le discours de l'auteur est bâti autour de deux personnages féminins représentatifs de la société tchadienne. Nous avons Fatou mère de deux soldats frères ennemis chacun dans un camp adverse et la femme aux petites vertus appelée Mota. Fatou est décrite par son époux comme une mère rongée par les soucis du fait qu'elle craint de perdre ses enfants combattants dans deux camps ennemis : « » Dans une étude consacrée à la situation des femmes, André Doré Audibert et Annie Morzelle formulaient la remarque qu' « *Etre femme [en Afrique] est une aventure de la vaillance. Vaillance d'être soi malgré la pression des rôles, ces rôles quotidiens de mère et d'épouse si dévoreurs de temps et si grignoteurs d'identité. Vaillance aussi de sortir des clichés, les clichés de l'éternel féminin.* (Audibert et Morzelle, 1991 : 5-6).

Le narrateur promène le regard du lecteur de cette femme dans cette ville pour la quête de ses enfants. Ce, pour dire combien, une mère, telle Fatou, accepte de braver tout danger susceptible de mettre en péril sa vie quand il est question de sauver celle de ses progénitures. Là où les accès sont interdits, Fatou s'y rend simplement pour s'assurer que l'existence d'une preuve de vie de ses enfants. Elle jette un regard négatif sur Ndjamenà, une ville de débauche. Son amie Mota profite de la situation pour se livrer à la prostitution. Elle se livre aux hommes pour subvenir à ses besoins vitaux. C'est ce qui est une image bizarre de la ville capitale.

Fatou qui se veut l'honneur et la dignité de la femme devant cette vie de débauche car elle a reçu « *une éducation rigoureuse* » (Ndjékery, 77) de la société et surtout de sa mère. Cette dernière, défunte, n'a cessé d'orienter sa fille aux pages 105 et 146. Mais le plus grand drame de sa vie de femme et d'épouse est la mort de son mari. Une mort qui lui arrache tout et la laisse inconsolée. Ce drame se comprend facilement dans un contexte traditionnel où la femme dépend de l'homme et n'assume que les fonctions de procréation et de protection de l'enfant. Sa douleur se traduit par cette hyperbole pendant les obsèques de son mari : « *Kalaou soutenait Fatou qui pleurait comme une source.* »

Mais davantage, le texte nous convainc de l'angoisse et de la tristesse, bref du malheur qui s'abat désormais sur Fatou. Le narrateur la présente comme une femme bien qu'abattue mais forte : « *Fatou était effondrée. Les paroles de réconfort que kalaou et Djougoultakia lui prodiguaient ne l'éteignaient pas. Les yeux bouffis d'avoir pleuré, la veuve inconsolable s'était enfermée dans sa peine* » (Ndjekry, 130). La guerre, comme depuis toujours bien sûr dans tous lieux avec n'importe qui, a été la principale source de ses multiples malheurs. Elle est dépourvue de tout. Elle n'a bénéficié d'aucun réconfort, d'aucun soutien psychologique. Elle est abandonnée à son triste sort exactement comme les femmes victimes des guerres issus des milieux pauvres ou ruraux loin des centres hospitaliers ou des bureaux des organismes internationaux susceptibles de la prendre en charge du moins psychologiquement ou décrier la précarité dans laquelle elle est plongée. Sa maison tant ornée, pleine d'objets d'arts traditionnels qui reflètent la culture de son terroir n'est que l'ombre d'elle-même. Son défunt époux « semble » tout emporter avec lui :

« Elle trouvait maintenant sa case immense et remplie de vide car tout son contenu paraissait avoir brusquement rétréci, rapetissé. Elle ne reconnaissait plus les meubles, les masques muraux, les jarres, les paniers et même les ustensiles de cuisine comme si Ndo avait emporté avec lui dans la tombe ce petit rien qui leur donnait un air familier et rassurant » (Ndjékery, 130).

Ici, c'est la description de toute une vie qui vient de s'effondrer. Aucun matériel, considéré comme le bien le plus précieux faisant son bonheur semble emporté par des inconnus ou ne se retrouvent plus dans son état normal suite au pillage ou « la réaction » des ancêtres. Au delà de tous ces chagrins réunis, susceptibles pour la faire effondrer désormais durant chaque instant de la vie, Fatou demeure une femme dont la résilience n'a d'égal que sa propre image de femme africaine chantée, vantée par une génération d'écrivains qui sont entre autres Henri Lopès, Fatou Diome. Il est vrai que le personnage de la femme a fait l'objet des thématiques décriées dans la littérature africaine mais le texte de Ndjekery ne se penche pas seulement sur l'aspect pendant de l'actualité africaine portant sur la femme africaine victime victimes des événements. Son écriture

oriente aussi la lecture vers une autre image de la femme à travers Fatou. Victime des événements ayant désormais écrasé son destin, Fatou s'affiche en une femme combattive face aux multiples difficultés de toute sorte auxquelles elle se trouve confrontée. Elle refuse de se laisser emporter par les contingences, les vicissitudes de la vie pour reprendre son combat sans son époux décédé et peu sure de l'existence de ses enfants, Ainsi, le narrateur dit :

« Après que le père de ses enfants ait cassé sa pipe, le souci de voir ses enfants ou du moins de retrouver leurs corps pour une sépulture, s'ils ne sont plus de ce monde, la hante. D'où ses errements et sa pérégrination dans les hôpitaux, aux lieux des fosses communes, partout où sont exposés les cadavres. Ce fut une recherche stérile qui a failli encore lui être fatale n'eut été la présence et l'intervention de sa belle-fille Menodji, pour qui elle n'a que haine » (Ndjékery, 155).

Cette intervention pousse en réalité le narrateur à procéder à la description du contexte du malheur qu'elle vit, car complètement écrasé physiquement par le cours des événements où le désordre est entretenu partout :

« Par un matin froid et poussiéreux où un soleil crinière rasait les nuages, des gamins la surprirent dans ses œuvres. Ils se crurent en face d'un cannibale et se mirent à la lapider. La pluie de projectiles l'obligea à reculer si précipitamment qu'elle finit par tomber dans le charnier, rejoignant les cadavres putrescents. Les pierres lancées de tout force continuait à la frapper et à s'amonceler sur elle, menaçant de l'ensevelir vivante. Elle se croyait déjà perdue quand contre le cours des événements, elle entendit les enfants pousser des cris de sauve-qui-peut et s'éloigner très vite au pas de course » (Ndjékery, 155- 156).

Même si dans l'élaboration du discours développé par le narrateur nous relevons des paroles qui passent pour une sorte de logorrhée des mots violents ne pouvant franchir les portes du malheur, de la mort, le romancier essaie, de son mieux, par le canal de sa plume de déconstruire l'image, la vision de l'homme, de le déshumaniser, de le déposséder de sa masculinité enfermée dans un carcan dont il ne peut se débarrasser. Cela, afin de créer un nouveau type d'homme pour une

société de type nouveau qui pourra être gérée conjointement par les hommes et les femmes.

Conclusion

Tout compte fait, notre analyse de l'œuvre romanesque de Nétonon Njekéry, en convoquant l'unique outil d'analyse littéraire à savoir la sociocritique de Duchet, nous a permis de décrypter, une fois de plus, la stratégie mise en place pour le fonctionnement de son écriture. S'inspirant des moments difficiles qu'a traversés le Tchad, ce romancier est marqué par les méfaits de la guerre qui, finalement restent gravé dans mémoire malgré son âge. La guerre, étant une nébuleuse qui frappe la conscience humaine, n'est pas passée inaperçue dans celle de l'écrivain Tchadien. Celui-ci, épris de paix et du sens de la fraternité de l'humanité, a jugé utile de lutter, dénoncer cette guerre avec son corollaire de violence.

En même temps, il saisit sa plume pour sensibiliser et non seulement les Tchadiens, mais aussi les Africains de la guerre. Laquelle guerre engendre des violences, des traumatismes et de la perte du bon sens, en réalité à une déperdition source d'incertitudes identitaires.

Les personnages de l'œuvre de Ndjékery ont été, à ce titre des exemples les plus édifiants. Que ce soit Ndo, le chef de village de Yélileh et ses enfants frères combattants dans des groupes armés opposés ou Ouadajrass ou encore Masdongar ou bien la femme prostituée du nom Mota, ces personnages ont perdu le sens de l'identité Tchadienne. Un chef comme Ndo, aurait dû afficher face à son peuple une conduite digne d'exemplarité avec sa progéniture que de verser dans l'alcool ou la guerre. Mota, quant à elle ne ressemble plus à la femme africaine dont les valeurs sont vantées par les figures emblématiques de la littérature coloniale comme Senghor. Dans l'écriture de Nétonon Ndjékery, c'est un monde en décrépitude morale, physique et du sabotage des valeurs de l'identité Tchadienne dont Fatou s'est acharnée à tenir haut le flambeau par son faire. *Sang de Kola* est aussi un cri de cœur de l'auteur. Il attire l'attention de plus

d'un sur la nécessité de s'attacher à la retenue, au dialogue pour une société tchadienne de demain plus radieuse.

Bibliographie

1. Corpus

Ndjekey Noél, *Sang de Kola*, Paris, L'Harmattan, 1999.

2. Ouvrages consultés

Barthes Roland, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 2000.

Audibert A. D. & Morzelle, A. *Révolutionnaires silencieuses au XX^e siècle*, Kerdoré, 1991.

Boni Tanella, *Que vivent les femmes d'Afrique ?* Paris, Panama, 2008.

Goldmann Lucien, *Pour une sociologie du roman* Paris : Gallimard, 1992.

Kesteloot Lilyan, *Anthologie Négro-africaine*, Vanves, EDICEF, 1992.

Mbembe Achille, *Brutalisme*, Paris, La Découverte, 2020.

Ricoeur Paul, *Temps et récit*, Tome 2, Paris, Seuil, 1991.

Spivak Gayatri Chakravorty. « Subaltern Studies: Deconstructing Histography ». In

Other Worlds : essays in cultural politics, New York : Routledge, 2006, pp.271-304.

Semujanga Josias, « Les méandres du récit du génocide dans *L'ainé des orphelins* » in *Etudes littéraires*, Volume 35, numéro 1, hiver 2003, URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008636ar> consulté le 02 décembre 2023.

Westphal Bertrand, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007.